

Le Caire au matin

Al-Risala, 16 avril 1934

Il fallait bien écrire sur Le Caire au matin, maintenant que mon ami al-Zayyat a écrit sur La situation présente — car ces deux titres ont longtemps circulé sur les lèvres de trois jeunes gens qui, pendant de longues années, se retrouvaient chaque jour à la mi-matinée pour ne se séparer qu'à la nuit avancée. Lorsqu'ils se retrouvaient, ils s'adonnaient à toutes sortes de conversations, de lectures, de récitation de poésie, assistaient à des cours et prolongeaient leurs séjours à la bibliothèque. Ils se laissaient entraîner dans toutes les facéties et les espiègleries, au point d'être devenus proverbiales parmi ceux qui les connaissaient comme parmi ceux qui ne les connaissaient pas, dans tout l'Azhar.

Ces trois jeunes gens partageaient la même exaspération devant l'ancien enseignement azharien et le même enthousiasme pour ce qui n'était guère familier dans les milieux de l'Azhar : l'étude de la littérature et le soin qu'on lui portait, la lecture des journaux et l'immersion dans leur lecture, et l'aspiration vers ce que disaient et faisaient les membres cultivés de l'élite — ceux qui rédigeaient des articles dans la presse, touchant à la politique, à la morale et aux affaires sociales ; ceux qui prononçaient des discours dans les assemblées et les réunions et qui s'exprimaient dans les clubs, dont les journaux publiaient les oraisons et les conférences, dont les propos et les échanges passaient de bouche en bouche, dont les noms, lorsqu'on les mentionnait, emplissaient toutes les bouches, faisaient sourire toutes les lèvres, éclairaient tous les visages, suscitaient une vive admiration, et dont les jeunes gens prenaient les titulaires comme modèles élevés de tout ce que la jeunesse désire : une renommée durable et une haute position, et l'obtention de cet hommage et de cette vénération qui appartient aux plus grands des hommes. Lorsque ces trois jeunes gens se retrouvaient et en avaient terminé avec la lecture d'un livre, ou l'écoute d'un cours, ou la récitation de la poésie, ou qu'ils regardaient devant eux ces grands hommes cultivés, ils les admiraient et les révéraient ; puis ils regardaient autour d'eux leurs cheikhs azhariens et s'en amusaient et se moquaient d'eux, laissant libre cours à leur verve et à leur esprit de saillie. Et peut-être y avait-il des gens qui s'asseyaient auprès d'eux pour les écouter, puis allaient répandre ce qu'ils avaient entendu, emplissant de ces récits les cercles qui se formaient autour de la cour et près de l'ancien ou du nouveau mihrab ; les échos de tout cela leur parvenaient et ils s'en réjouissaient, et les réprobations que cela suscitait leur parvenaient aussi et ils ne s'en

alarmaient pas — jusqu'au jour où les censeurs de l'Azhar firent leur ronde, les rassemblant de force depuis les cours de midi, les poussant vers l'assemblée du Grand Cheikh ; puis les interrogeant, certains répondant franchement, d'autres bafouillant ; puis les réprimandant, certains souriant, d'autres renfrogné ; puis le Cheikh leur annonçant qu'ils étaient expulsés, que le cours qu'ils avaient aimé était suspendu et interdit, et que leur cheikh qu'ils avaient révééré était chargé d'enseigner al-Mughni d'Ibn Hisham à la place d'al-Kamil d'al-Mubarrad, banni du riwaq abbasside, et assigné à une colonne — celle que Ridwan choisirait pour lui — à l'intérieur de la mosquée.

Sur ce, les trois jeunes gens éprouvèrent quelque contrariété, et se dispersèrent quelque peu, mais ne tardèrent pas à reprendre le cours de leur vie et à y avancer en souriant, aspirant à ce à quoi ils avaient toujours aspiré, se moquant de ce dont ils s'étaient toujours moqués, jusqu'à ce que le Temps leur assénât ses coups — selon la formule de Hafiz, que Dieu lui fasse miséricorde, dans sa traduction des Misérables ; une formule qu'ils admiraient profondément et répétaient sans cesse. Chacun d'eux prit alors son chemin, et ils en vinrent à ne se retrouver plus que de temps en temps, et lorsqu'ils se retrouvaient les heures de la rencontre étaient trop étroites pour contenir toutes les pensées, opinions et conversations qui s'agitaient en eux.

En ces jours-là, ils étaient, comme les peuples des premiers âges en leurs jours, des êtres de sens et de sentiment, des cœurs qui s'émouvaient et des âmes qui chantaient, tandis que leurs esprits sommeillaient ou s'en approchaient. Ils composaient de la poésie et la récitaient, pensaient rarement à la prose ; s'ils y pensaient, ils la tentaient rarement ; et s'ils la tentaient, ils y réussissaient rarement. Chaque fois qu'un sujet leur venait à l'esprit, ils s'en emparaient avec empressement, composant des vers et rivisant d'excellence, sans se gêner pour se critiquer mutuellement. Ils obtenaient ce qu'ils visaient : excellent un peu, échouant beaucoup, et étant toujours satisfaits. Ils se sentaient faibles en prose et avaient besoin d'y prendre leur part, et al-Zayyat s'efforçait de jouer auprès de ses deux compagnons le rôle du maître en prose, car il était plus amateur de journaux qu'eux, plus assidu à leur lecture et plus profondément plongé dedans ; et il faut admettre la vérité — il était plus largement ouvert à la modernité, aimant les écrivains modernes et les nouvelles formes littéraires qu'ils produisaient, tandis que ses deux compagnons étaient attachés à la littérature ancienne, à la plus ancienne même. Al-Zayyat était épris d'al-Mutanabbi

parmi les anciens poètes, et ses deux compagnons se moquaient de lui comme d'al-Mutanabbi, et n'aimaient pas l'entendre lorsqu'il récitait les magnifiques vers de ce poète. Al-Zayyat lisait al-Mathal al-Sa'ir ; ses deux compagnons ne reconnaissaient aucun prosateur après al-Jahiz. Al-Zayyat préférait Shawqi ; ses deux compagnons préféraient Hafiz, défendaient al-Barudi avec passion, et mettaient al-Kazimi au-dessus de tous avec excès. Al-Zayyat s'érigait donc en maître de ses deux compagnons pour la prose, et ceux-ci ne se gênaient pas pour lui reconnaître cette maîtrise ; mais lorsqu'il voulait se l'attribuer aussi en poésie, c'était le débat et la joute, et les rappels de la galimarde et de ses œuvres, et l'attribution de mauvais vers à l'un et à l'autre, et sa propre attribution de mauvais vers à ses deux compagnons, et la récitation de vers tels que ceux-ci :

*À la saison d'Achoura la joie fut universelle,
Et l'univers s'illumina quand la commémoration monta ;
Et le héraut s'écria : Ô gens, dirigez-vous
Vers le mausolée du noble Husayn, vous serez sauvés de l'autre vie.*

Je ne sais lequel des trois a composé ces magnifiques vers — à moins qu'ils ne fussent la propriété commune des trois. Et peut-être leur troisième compagnon Mahmoud a-t-il conservé ces vers parmi les productions littéraires de cette époque qu'il a préservées, car il était chargé de perpétuer ces œuvres qui ne méritaient rien de moins que la perpétuité.

Un jour, al-Zayyat vint proposer à ses deux compagnons de réfléchir à ce qu'ils devaient consacrer de soins à la prose, leur exposant à eux et à lui-même les raisons de ces soins et leurs méthodes, estimant qu'il n'y avait d'autre moyen que de faire comme les élèves dans les écoles lorsqu'ils exercent leur rédaction, et leur proposant à eux et à lui-même ces deux sujets : « La situation présente » et « Le Caire au matin ». Il disait cela avec le plus grand sérieux et la plus profonde conviction, tandis que ses deux compagnons l'écoutaient dans une posture entre le sérieux et la plaisanterie — voulant écrire et sachant qu'ils ne le pourraient pas ; s'avançant, puis étant contraints de reculer ; dissimulant leur faiblesse dans la plaisanterie et l'espièglerie, puis se réfugiant dans la poésie et composant tout ce que Dieu leur permettait de composer, du bon comme du mauvais. Les jours passaient, les amis se retrouvaient et parlaient de prose, al-Zayyat proposant d'écrire sur La situation présente et Le Caire au matin, et ses deux compagnons lui demandant comment était donc Le Caire au matin, et que dirait-il à son sujet ? Il ne trouvait pas de réponse, et le troisième d'entre nous citait ce vers qui mettait

al-Zayyat hors de lui mais qu'al-Zayyat savait par cœur :

*Un cheikh des nôtres de la tribu de Rabi'at al-Furs /
Se plumant la barbe par pur désœuvrement.*

Vingt-cinq ans plus tard, Dieu ouvrit la voie à al-Zayyat et il écrivit sur La situation présente. Dieu n'ouvrit la voie ni à lui ni à ses deux compagnons, vingt-cinq ans après, pour écrire sur Le Caire au matin. Mais il a écrit, en tout cas — il reste donc toujours leur maître, et ses deux compagnons ne peuvent plus, depuis lundi dernier, lui lancer ce vers à la figure :

*Un cheikh des nôtres de la tribu de Rabi'at al-Furs /
Se plumant la barbe par pur désœuvrement.*

Et je crains qu'il ne prenne maintenant de la hauteur vis-à-vis de ses deux compagnons, qui ont passé un quart de siècle sans pouvoir écrire sur La situation présente ni dépeindre Le Caire au matin, et ne leur lance ce vers après l'avoir redouté, en avoir été exaspéré, et en avoir détesté l'entendre de leur bouche.

Je ne sais si notre troisième compagnon a pressenti cet avertissement et s'est préparé pour cette heure périlleuse où les amis se retrouvent pour régler leurs comptes — ou si ses livres et ses voyages l'ont distrait de tout cela. Quant à moi, j'admets avoir pensé à cette heure, avoir estimé qu'elle serait éprouvante et embarrassante, avoir redouté cet embarras, avoir tenté de m'y préparer, de me prémunir contre l'assaut d'al-Zayyat, et de m'épargner d'entendre de sa bouche ce vers dont nous le menacions, et qu'il était désormais en droit de nous lancer :

*Un cheikh des nôtres de la tribu de Rabi'at al-Furs /
Se plumant la barbe par pur désœuvrement.*

J'ai donc tenté depuis une semaine de m'attaquer à ce sujet et d'écrire sur Le Caire au matin ; une fois que j'aurais obtenu ce que je voulais, je ferais la paix avec al-Zayyat et me coaliserais avec lui contre notre troisième ami, comme je me coaliserais autrefois avec notre troisième ami contre lui — puis nous irions chez notre compagnon en souriant, et lorsque nous atteindrions son salon nous ne le saluerions pas, ne lui serrerions pas la main, n'engagerions aucune conversation, mais lui remettrions simplement le numéro d'al-Risala avec La situation présente d'al-Zayyat et Le Caire au matin de Taha Hussein. Puis nous

l'assaillerions ensemble avec ce vers :

*Un cheikh des nôtres de la tribu de Rabi'at al-Furs /
Se plumant la barbe par pur désœuvrement.*

Puis nous repartirions en le laissant bouillir comme une marmite. Mais Dieu, qui a ouvert la voie à al-Zayyat et l'a inspiré à décrire La situation présente, ne m'a pas ouvert la voie ni ne m'a inspiré à décrire Le Caire au matin. Car al-Zayyat s'est esquivé et éludé, passant de ce qui lui était demandé — la description de cette situation présente d'il y a plus de vingt ans — à la description de cette situation présente que nous haïssons le plus intensément et qui nous pèse le plus. Et quel écrivain ne pourrait décrire la situation présente aujourd'hui ? Et quel écrivain ne pourrait exceller dans cette description et y faire des merveilles ? Qui sait ? Peut-être ferais-je mieux d'aller trouver notre troisième ami, en lui annonçant de but en blanc qu'al-Zayyat a mentionné son ancien nom, s'est esquivé et éludé, et a décrit ce qui ne lui était pas demandé.

Il reste donc aussi incapable que ses deux compagnons — et nous attendons donc toujours quelqu'un pour décrire La situation présente et dépeindre Le Caire au matin.

Quant à moi, je n'ai jamais douté que Le Caire au matin est un sujet de poids qu'il faut absolument aborder — mais quelle Égypte ? Mon Caire à moi, ou l'Égypte d'al-Zayyat, ou l'Égypte de notre ami Mahmoud ? Car nous avons chacun une Égypte différente, et elles diffèraient entre elles et non peu. Mon Caire à moi commençait dans l'un des quartiers de Hawsh Ata et se terminait à l'illustre Azhar, en passant par le sanctuaire de Husayn et le quartier de Hallawji, après que le voyageur vers ce vénérable sanctuaire avait emprunté l'un de deux chemins : la ruelle des Chauves-souris, ou la rue de Khan Ja'far.

Le Caire de Mahmoud commençait, en apparence, dans une ruelle étroite proche de la maison du cheikh al-Anbabi, que Dieu lui fasse miséricorde, et se terminait à l'illustre Azhar par tels chemins qu'il plaisait — droits si on les voulait droits, et tortueux si on les aimait tortueux.

Le Caire d'al-Zayyat commençait dans une ruelle étroite au pied de la Citadelle du Bélier, puis descendait vers une rue dont je ne me rappelle pas le nom mais qui aboutit à la mosquée de Sayyida Zaynab ; puis elle rejoignait l'Azhar par des chemins pouvant être droits ou tortueux, courts

ou longs. Laquelle de ces trois Caires décrire ? Duquel des trois parler ? Mon propre Caire était douce et délicieuse au matin, mais elle ne plaisait pas à al-Zayyat et n'enchantait pas Mahmoud. Deux sons me réveillaient à l'aube : l'un était la voix du muezzin qui appelait à la prière dans la mosquée de Baybars, et l'autre était la voix de notre voisin le cheikh, un chafi'ite scrupuleux à l'excès, qui passait une demi-heure à accomplir l'iqama : Al... Al... Allah Allah... Al... Allah est le plus grand — puis quelque chose lui venait à l'esprit et il sortait de la prière ou recommençait à y entrer : Al... Al... Allah... Allah... Al... Allah est le plus grand — puis il continuait sa prière jusqu'à presque achever la Fatiha, et voilà qu'il en sortait et recommençait à y entrer. Il continuait ainsi, allant et venant, recommençant et répétant, faisant l'iqama et la reprenant, jusqu'à ce que, craignant que le temps de la prière ne passât, il se décidât et se jetât dans sa prière, l'entamant résolument — puis allait à son cours à l'illustre Azhar.

Que Dieu me pardonne — j'avais oublié un troisième son qui me réveillait non à l'aube mais dans la nuit profonde : la voix de ce cheikh jovial qui n'était ni savant ni rien qui y ressemblât, mais un marchand qui avait renoncé au commerce et s'était consacré à l'humour et au rire le jour, et à la prière et à la dévotion la nuit. Lorsque venait la nuit profonde, il sortait de sa chambre en marmonnant et baragouinant, frappant le sol de sa grosse canne, emplissant l'air d'un son puissant et impressionnant qui portait des fragments décousus du chapelet qu'il avait commencé dans sa chambre pour l'achever, puis le reprendre à la mosquée de Husayn ; jusqu'à ce que, ayant accompli la prière du matin, il rentrât calme et serein, le bruit de sa canne sur le sol moins fort, sa voix moins haute dans l'air, parce que ceux qui dormaient dans la nuit profonde étaient maintenant éveillés avec le soleil levant.

Que Dieu me pardonne — j'avais aussi oublié d'autres sons qui s'élevaient après que la voix du muezzin s'était tue : le cocher d'une calèche qui arrivait pour dételer ses chevaux, ou détacher son âne qu'il avait attaché sous la fenêtre ; et Hamda, qui vendait toutes sortes de fruits selon les saisons et nous les imposait à nous les voisins de force — soit nous achetions, soit nous affrontions sa colère. Et malheur à qui affrontait la colère de Hamda — elle était violente et redoutable, et faisait trembler le quartier et ébranler Hawsh Ata !!

C'est à ces sons que je recevais l'Égypte, et que l'Égypte me recevait au matin. Quand je descendais du quartier et me dirigeais vers l'entrée

de Hawsh Ata, le tenancier du café s'était éveillé et se frottait l'œil des dernières traces de sommeil, préparant le narguilé pour Hajj Fayruz. Un peu plus loin, les boutiques s'éveillaient peu à peu, et les vendeurs de fèves et de belila et de ta'miyya étaient entourés de foules ; puis, avançant encore un peu, je tournais à gauche si j'étais pressé, traversant la ruelle des Chauves-souris — où se trouve l'endroit le plus sordide que Dieu ait créé, et où ceux qui ont la plus grande part de misère, hommes et femmes, étaient assis dans la posture la plus laide et la plus pitoyable qui soit, quémandant les passants. Ou bien si je n'étais pas pressé, je tournais à droite, traversant Khan Ja'far, pour aboutir de toute façon à la rue Husayn, puis aux Quatre Carrefours, puis plonger dans le quartier de Hallawji, puis me laisser porter jusqu'à la porte des Barbiers. Telle était mon Égypte qu'al-Zayyat voulait me voir lui dépeindre au matin — et je jure que s'il l'avait fait, il m'aurait fuie et s'en serait moqué et m'aurait tenu à distance avec le plus grand dédain. Mais je suis sûr maintenant que lorsque je lui en parlerai, j'éveillerai en lui des émotions qu'il aime et des rêves dont il sera satisfait, et j'obtiendrai plus de son approbation que je n'aurais pu l'obtenir en lui dépeignant cette Égypte au matin qui commence de chez moi à Zamalek et se termine au Kawkab à Abdin.

Al-Zayyat ferait fort bien de nous décrire son Caire au matin — celle qui commençait à la Citadelle du Bélier et se terminait à l'Azhār. Et Mahmoud ferait fort bien de nous décrire son Caire au matin — celle qui commençait aux abords du Caire al-Mu'izzi, comme il disait, et se terminait à l'Azhār. Quant à leur autre Égypte, celle qui commence à Choubra et se termine à al-Risala — ou à la coupole d'al-Ghuri — nous n'en avons pas besoin maintenant ; nos enfants en auront peut-être besoin dans un quart de siècle, comme nous avons besoin aujourd'hui de ces chers Caires qui furent les nôtres.

Taha Hussein

Al-Risala — 16 avril 1934